

Comment, lorsqu'on appartient à un milieu de non-lecteurs, fait-on pour devenir lecteur ?

Au départ, toujours quelqu'un dans l'entourage pour susciter l'envie de lire. Et puis, tout au long du parcours, des rencontres qui orientent les pratiques, alimentent la solide volonté qu'il faut pour continuer l'ascension. C'est la sortie de l'exclusion par la réussite individuelle. C'est le transfuge.

Avec, à l'arrivée, toujours quelque nostalgie du côté des siens, et beaucoup de reconnaissance pour les modèles qui se sont montrés accueillants.

Comment, lorsqu'on appartient à un milieu qui n'a jamais été destinataire d'écrits, se mettre à écrire sans cesser de trahir ?

Yvanne CHENOUF a rencontré Annie ERNAUX et Mehdi CHAREF qui ont bien voulu l'aider à comprendre ces mutations.

Nous n'en finirons jamais de penser que la promotion collective est la seule manière positive de fuir l'exclusion.

ÉCRIRE POUR NE PAS MOURIR

"Pour Mebarka, ma mère, même si elle ne sait pas lire".

Dédicace que l'on peut lire au début du livre de Mehdi CHAREF : **LE THÉ AU HAREM D'ARCHI AHMED**. Éd. Mercure de France

Étrange dédicace de celui qui, s'enfuyant un jour, gorgé d'une vie misérable, revient, dépouillé d'un passé qu'il a dilapidé, offrir aux siens le fruit de sa trahison.

Nécessaire reconnaissance de l'enfant qui, rêvant d'une vie meilleure ne peut se la payer qu'au prix de l'autre. L'autre, dont il ne peut se défaire totalement.

Né dans un milieu sans lecture, sans écriture, Mehdi CHAREF s'est emparé des deux pour ne pas mourir. Il offre ainsi sa différence en pâture jusqu'à la perdre. Prix coûtant d'une réussite qui pourrait devenir menaçante.

"Mehdi CHAREF, a-t-il écrit son livre..." demande-t-on dans les milieux cultivés sans oublier l'allusion perfide à COSTA-GAVRAS, à son amitié pour le "Beur" ?

Mehdi CHAREF ne répond pas.

Il parle de sa passion comme on charge sa dernière balle : dans la fébrilité et la détermination. Nouveaux écrits, nouveaux auteurs.

On a du mal à le démarrer.

Mehdi CHAREF nous encourage.

En filigrane, tout ce qu'il faudra surmonter.

Medhi CHAREF est né en Algérie, il a grandi en France. Ces deux patries ont enfanté son désir d'expression.

"Côté Algérie, c'est ma mère qui m'a donné envie de raconter. Pendant la guerre, mon père était en France, on était seuls avec elle. La nuit, pour chasser la peur des bombes, elle nous racontait des histoires. On était tous dans la même chambre. J'écoutais ; les images défilaient pour moi seul, sur un écran.

Côté France, c'est la peur de crever qui m'a décidé. J'ai cru étouffer. Il fallait que je fasse quelque chose. Tout ce qu'on me proposait, c'était de remplacer mon père. Un jour, à l'école, ils lui ont dit "votre fils peut devenir mécanicien, menuisier ou chaudronnier". Il a répondu "mécanicien" et il est parti. Il était terrassier. Moi, j'avais pas envie. Je ne voulais pas mourir sans dire ce que j'avais vécu à Nanterre ou à Gennevilliers, avec les miens. Je ne voulais pas qu'ils crèvent sans qu'on sache qu'ils avaient existé quelque part, un jour et comme ça".

D'où vient l'urgence de parler d'un présent sans espoir, alors que tant de livres exhibent l'inaccessible rêve ? D'où vient que dans la masse silencieuse et résignée, marginale et menaçante, l'un d'eux aille au devant des autres leur offrir ce qu'ils ne veulent pas voir ?

"La trouille" répond-il avant de se taire. Le malaise s'installe. Mais les autres, ne l'ont-ils pas cette peur ? *"Peut-être ont-ils la pudeur de la cacher ? J'ai de la pudeur, mais je dois avoir davantage de trouille encore. Je me suis dit : ou je meurs ou j'explose"*.

Pas une grande marge dans le choix, si ce n'est la forme de la destruction. Bizarrement, elle passera par la création. *"J'ai toujours été attiré par l'art"* assure-t-il, comme si ça allait de soi, là-bas, dans les grands ensembles de Nanterre ou Gennevilliers.

Le parcours tortueux démarre pourtant classiquement.

"J'ai commencé avec des illustrés. C'était moins cher que les livres. On les volait, d'ailleurs, la plupart du temps. On les lisait puis on les revendait".

À quelle attitude méprisante rattache-t-il mon rire ? Il se rebiffe : *"C'est pas rigolo pour tout le monde. Je me rends compte aujourd'hui comme c'était dangereux. On prenait de ces trempes !"*

Il me donne l'impression d'avoir été irrespectueuse, il continue presque sans moi. *"À 13 ans, j'ai découvert la littérature russe"*. J'allais demander comment on passe des comics aux tragiques, trop tard, on est déjà de l'autre côté : *"J'aimais ce côté alcool, ce côté boue. Plus ça respirait fort, moins je pouvais reculer. Je m'imprégnais de cette boue, de ces gens toujours à moitié saouls, toujours à deux pas du suicide"*.

Il me regarde fixement, je me sens trop propre. Lui entretient le malaise.

C'est un drôle de bonhomme : simple, sympathique mais pas vraiment chaleureux. Il parle peu, attend longuement.

"À 15 ans, j'ai lu MILLER. Je l'ai découvert dans un article, j'ai vu un reportage sur lui, MOUSTAKI lui avait consacré une chanson. J'ai trouvé ce type émouvant, j'ai tout voulu lire de lui. Après, je me suis dit : je vais écrire. Tout est parti de là".

Ça devait couvrir depuis quelques temps. L'École n'a rien remarqué ?

"Non, non. Je me faisais virer de la classe trop souvent. J'ai eu quatre heures de colle pour avoir proposé au professeur de français d'autres lectures que "Les trois mousquetaires".

C'est le moment où jamais de lui parler littérature enfantine. Il en a vu. Il en garde un souvenir ramassé :

"Le Club des Cinq, tout ça ? Oui, j'ai vu des mecs en lire à l'école. Ils lisaient même des livres de la bibliothèque rose ou verte. Pas les arabes !" L'explication ? "Ça les faisait chier !"

Même les filles ? Non, bien sûr, les arabes, ici, c'est masculin pluriel. *"Ça ne nous apprenait rien"*. Trop difficile ? Excluant ? *"Non, on était au-dessus. Faut pas oublier que mes copains et moi, on était balaises en français"*.

Je commence à comprendre d'où vient le malaise. Medhi CHAREF n'entre pas dans la définition classique de l'immigré illettré parce que défavorisé, révolté ou ignoré. Parce que ce n'est pas sa réalité ou parce qu'il l'a déjà idéalisée.

Quelle idée, d'être bon en français ?

"Ce n'était pas dans un rapport de force. On avait envie de découvrir des choses dans ce pays. La langue était un bon moyen".

Ça m'embête un peu cette explication. Je repousse un bout de malaise, il avoue :

"C'est vrai. Comme c'est vrai qu'il y avait aussi des loubards qui rejetaient tout, qui ne voulaient rien apprendre. Je les comprends".

J'ai l'impression qu'on va finir par se comprendre nous aussi. Les "balaises" en français parlaient-ils de leurs lectures aux autres ? Tentaient-ils de leur faire découvrir la littérature ?

"Non, bien sûr. On se rencontrait sur le terrain vague, on jouait au foot. Celui qui voulait être footballeur le disait. Celui qui voulait être boxeur aussi. Mais le futur pianiste ou le futur écrivain se taisait. Sinon, on se foutait de ta gueule. La musique, la lecture, ça avait un côté chic, un côté bourgeois. Ce n'était pas un dur. Tu te faisais traiter de pédé. Je n'ai pas parlé de mes lectures avant 18 ans".

Que sont devenus les virils ?

"Pendant dix ans, ils ont traversé une mauvaise période. Je te parle des durs. Certains sont repartis dans leur pays d'origine. Ça a foiré. Ils sont revenus et puis ils se sont résignés : mariés, ils ont fait des enfants. Ils se sont cherchés, ils ne se sont pas trouvés".

Justement, lui qui dit avoir écrit pour que les autres sachent qui ils étaient, n'a-t-il pas écrit pour que ceux-là l'acceptent aussi ?

"Bien sûr, j'ai pensé à eux. C'est notre histoire". Court.

Comment l'a-t-il construite cette histoire pour qu'elle leur arrive ? Sous la même forme, peut-on cacher un contenu différent ?

"Je n'ai pas changée la forme d'écriture. C'est la seule que je connaisse. Spontanément, je ne pouvais écrire que comme ça. Pas question de flirter avec les mots, je voulais plutôt leur taper dedans. Pas envie de faire le beau, j'avais des comptes à régler. Il fallait que ça change autour de moi".

Pense-t-il, comme tous les auteurs que c'est difficile d'écrire ?

"Au départ, j'ai écrit un gros truc. Et puis il a fallu balayer parce que... c'est un coup de poing dans la gueule".

Ça y est ? Il s'est calmé ? Ou alors s'échauffe-t-il encore ?

"Je ne veux pas devenir le porte-parole des habitants des grands ensembles. Mon prochain roman parlera d'un harki, d'un pédé, d'une vieille dame".

Je lui fais remarquer qu'"ils appartiennent tous aux exclus.

"C'est vrai. Ils habitent dans le même immeuble. On est en août, les autres sont partis".

Quelle chance pour les exclus ? *"La tendresse".*

Et comme ça ne me suffit pas :

"C'est peut-être démago, mais quand tu es bien intégré et que tu n'as pas de tendresse, c'est encore plus triste que quand tu es exclu Les exclus ont des moments de plaisir entre eux, ils s'acceptent".

Je lui parle de ceux que je connais et qui n'évitent pas à se tirer dessus à coup de gueule et à coups de flingue.

Italo-portugais contre les arabes, même combat. Africains de tous les pays, contre les juifs, c'est kif-kif. Mais peut-être Mehdi CHAREF ne peut-il, là où il est aujourd'hui, se rappeler que la tendresse. De l'autre côté, les loups dansent peut-être encore plus féroce ?

"Je ne me suis pas coupé de mon milieu. Quand je retourne à Gennevilliers, ils me disent "tiens ? on t'a vu dans un journal !" Mais ça dure 1/4 l'heure. Ces gens-là racontent tellement bien les histoires que ça ne les épate pas que tu le fasses au cinéma. Si tu savais comme on rigole entre immigrés. Je me demande pourquoi ils écrivent pas ces cons-là".

Leur a-t-il demandé à eux ? *"Ils n'ont pas envie".* Y'a vraiment plus qu'un petit bout de malaise ; je dis qu'il doit y avoir une autre raison.

"Quand ils écrivent ils en rajoutent. Mais bientôt ils vont percer. J'ai des amis dans les maisons d'édition. Les manuscrits arrivent en nombre. Pour l'instant, il y a un barrage, mais dans les années 90, tout ça va submerger. La barrière va craquer. Le créneau va s'élargir".

Qu'est-ce qu'il peut faire pour eux ?

"Moi, je continue. Je maintiens le créneau ouvert. Sinon on va transformer les collections qui nous étaient réservées en collection "Voyage" ou collection "Cuisine"".

De l'exotisme, de toutes façons. Qui peut aider ce mouvement à s'amplifier, sans qu'il perde ses attaches ?

"L'école pourrait aider, si chaque fois quelle s'occupe des immigrés elle ne cherchait pas à en faire de bons petits français". A-t-elle d'autres possibilités ?

"Moi, si j'étais directeur d'école, je ferais des cours où il y aurait des petits français et des petits immigrés. Ils feraient le programme. Le professeur serait là pour prendre des notes. Il faut les écouter se parler. C'est là qu'on comprendra ce qu'ils aiment, ce qu'ils veulent. Moi, quand j'étais même, j'avais un prof qui adorait Molière. Il nous le faisait apprendre à coups de baffes, à coups de pied. Je n'aimais pas Molière. J'aurais voulu qu'il l'entende".

Peut-on refuser des auteurs pour d'autres raisons ?

"Sûrement. On ne peut pas lire Flaubert. Il y a des choses qu'on ne reconnaît pas dans le décor".

On n'accepte peut-être pas aussi ce qu'il écrit ?

"Bien sûr qu'on ne l'accepte pas. On n'accepte pas que ce soit toujours les mêmes qui causent, qui parlent des mêmes endroits, des mêmes personnages, qui parlent d'elles tout le temps. Il y a un moment où y'en a marre".

Mais alors, qu'est-ce qu'on peut lire ?

"Il ne faut pas lire, Il faut écrire. Eux, ils se sont inventé un mode de vie, ils se sont inventé des cultures, des bouquins. C'est pour se préserver, se raconter, se donner des racines. Ils ont tout ça, nous on n'a rien. Il ne faut pas les lire, il faut faire. Eux, ils ont fait, ils sont bien barricadés".

J'avoue me sentir, cette fois, tout à fait à l'aise. Reste plus qu'à savoir, ce qu'on peut faire, nous.

"Il faut en faire des auteurs. C'est les autres qui font de toi un auteur. Ça commence par le prof qui lit ta rédaction et qui dit ; "écoutez, c'est bien". Il te tape sur l'épaule, il te désigne comme écrivain. Même si le prof, rajoute, comme ça a été mon cas : "c'est dommage que ce soit un bougnoule qui écrive si bien" il t'a donné envie de continuer".

Qu'est-ce que ça fait quand les autres, enfin, te reconnaissent ?

"Il y a tout un milieu qui ne pense qu'en terme de droite ou de gauche. C'est les intellos. Ils n'ont pas le côté humain. Ils cherchent à qui tu veux faire plaisir. Ils ne savent pas parler simplement. Ils ne m'intéressent pas".

Silence. J'ai l'impression que d'autres comptes se préparent à être réglés. Et comme s'il anticipait :

"Rien n'a changé pour moi. Ça changera le jour où je me dirai ; ça y est tu as fait quelque chose". Pour l'instant, on a les mêmes problèmes. Tu te retrouves toujours travailleur immigré, seul à bosser dans ton coin. C'est pas parce que tu es passé à "Apostrophes" ou que tu as ta tronche dans le journal que c'est gagné. Ils m'ont toléré moi, mais pas les autres. On n'est pas assez."

Et puis comme je demande s'il a emmené ses parents voir son film, il répond :

"Non, ils y sont allés seuls. Il ne faut pas les prendre par la main. Il faut qu'ils se prennent en charge. Je ne veux pas être celui qui les défend. Je veux pouvoir m'exprimer. Pour ça, je ne dois pas rester une exception. Je ne suis pas un penseur, je suis un rêveur".

Yvonne Chenouf